

Les Mémoires de Pierrefleur

Autor(en): **Perrochon, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **41 (1933)**

Heft 6

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-31885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les Mémoires de Pierrefleur.¹

Les *Mémoires de Pierrefleur* sont un document de première importance pour l'histoire du Pays de Vaud au XVI^{me} siècle. Utilisés et cités par Abraham Ruchat, ils ne furent publiés qu'en 1856 par Auguste Verdeil. Cette première édition s'est faite rare. Elle n'est pas sans défauts.

Verdeil était un excellent homme, un type sympathique de médecin lettré, comme il y en eut beaucoup autrefois et comme on en rencontre encore pas mal aujourd'hui. Les rares loisirs que lui laissaient ses malades, il les consacrait à fouiller les archives. Ainsi que la médecine, l'histoire est un art, et une science aussi. Ces deux disciplines réclament de celui qui veut y exceller les mêmes qualités de persévérance dans la poursuite des causes et des symptômes, de sûreté de diagnostic, la même abdication des préférences ou des préventions devant les faits. Dans sa recherche passionnée des vestiges du passé vaudois, une idée maîtresse dirigeait Verdeil : montrer qu'avant les Bernois le despotisme n'avait pas paru sur les rives du Léman. Je ne dis pas que sa démonstration fut en tout probante. La mode est passée de dénigrer l'ère bernoise ; le recul du temps

¹ Louis Junod : *Mémoires de Pierrefleur*. Edition critique avec une introduction et des notes. Lausanne. Editions La Concorde, 1933.

La *Revue historique vaudoise* a déjà entretenu plus d'une fois ses lecteurs des *Mémoires* de Pierrefleur et de leur auteur mystérieux ; voir en particulier les travaux de M. A. Piaget, 1928, p. 193-201 ; et de M. Maxime Reymond, 1928, p. 201-205 ; 1929, p. 179-189, 193-209. On peut consulter en outre : A. Piaget, *Les Mémoires du grand banneret d'Orbe*, *Revue historique suisse* 1932, p. 145-165, et l'article de M. Frank Olivier, *Gazette de Lausanne*, du 29 octobre 1933.

nous permet de discerner mieux ce que nous lui devons. Maintes pages de l'*Histoire du canton de Vaud* du bon docteur sont désuètes. Autant que son goût pour les vieux âges, cette antipathie naïve vis-à-vis du régime déchu poussa Verdeil à publier les *Mémoires* du banneret d'Orbe. Quel appui pour sa thèse favorite ! Pierrefleur avait assisté à la conquête de 1636 ; il avait vu à l'œuvre les commissaires d'outre-Sarine ; il avait noté leur autoritarisme et leurs profits exagérés ; il en avait médité : tout bas, il est vrai, car c'était un homme prudent et la force des nouveaux maîtres lui en imposait.

Avec le texte même des *Mémoires*, Verdeil en prit à son aise ; il en corrigea la gaucherie et les obscurités. Ne comprenait-il pas tel passage, il le supprimait ; une expression le choquait-elle, il la remplaçait par une autre, édulcorée et bienséante. La verdeur savoureuse du chroniqueur avait disparu, recouverte d'un gris et édifiant badigeon. Brave docteur ! Ce sont des scrupules que nous n'avons plus ; nous en avons d'autres dont Verdeil ne soupçonnait pas la possibilité.

De ceux-là M. Louis Junod tient compte dans l'édition critique des *Mémoires* qu'il vient de publier et où il restitue avec une fidélité remarquable le texte de Pierrefleur. Excellence de la méthode, conscience dans la présentation des résultats acquis, clarté et précision des notes et de l'introduction ; comment ceux qui eurent le privilège de bénéficier de l'enseignement de M. Charles Gilliard ne reconnaîtraient-ils pas là l'empreinte du maître ? Et, la préface substantielle apporte sur plus d'un point demeuré obscur de précieux éclaircissements. La personnalité même de l'auteur des *Mémoires*, objet et cause de polémiques savantes, a retenu d'une manière particulière l'attention de M. Junod. Tant de raisons et de preuves accumulées paraissent bien

faire de son hypothèse une certitude, et de noble Guillaume de Pierrefleur le chroniqueur mystérieux.

* * *

Il y a plus et mieux dans l'œuvre du banneret d'Orbe que prétexte à discussions érudites : un tableau haut en couleur d'une époque singulièrement vivante. Si, sur ce qui se passait au loin, à Genève ou à l'étranger, Pierrefleur n'est qu'imparfaitement informé, son témoignage est exact, digne de toute confiance quand il traite du Pays de Vaud. Ses peintures de la vie vaudoise au temps de la Réforme sont prises sur le vif. Le ton de ses récits est d'une honnêteté qui ne trompe point, malgré les mouvements de passion et les partis pris. Car il a des haines tenaces et fort diverses, ce digne homme. Il déteste les luthériens. Il se réjouit que les femmes d'Orbe, « toutes d'un vouloir et courage », prirent par la barbe un bourgeois suspect d'hérésie, la lui arrachèrent et le battirent tant et si fort que « si on les eût laissé faire, il ne fût jamais sorti de la dite église, ce qui eût été grand profit pour le bien des bons catholiques ». Avec une rondeur narquoise, il conte la réception ménagée à Farel, quand les Bernois l'envoyèrent à Orbe ; les rites du nouveau culte le scandalisent, et le langage des prédicants aussi. En ce temps l'onction ecclésiastique n'était guère à la mode et l'on se traitait volontiers de l'un et de l'autre côté de la barricade de brigands et de meurtriers. Il a d'autres rancunes encore ; il n'aime pas l'ancien prieur de Romainmôtier, Claude d'Estavayer ; il rapporte sur son compte et avec complaisance des traits scandaleux. Il aime à savourer la joie de la vengeance et de la médisance. Même aux Clarisses il reproche des « petits tours, qui n'étaient de voisin ». Et tout cela il le dit en un style charnu et plein de suc. De la lecture de certaines de ses

pages, il reste un souvenir palpable, le goût savoureux de ce « pain de ménage » qu'avant-guerre dans nos campagnes on aimait à confectionner.

Bien que Pierrefleur s'intéresse presque toujours à des questions religieuses, ce ne sont point les grands problèmes qui l'attirent ; il recherche l'anecdote et les menus événements. Dans les moments les plus tragiques, il accorde une place aux comètes « vues au ciel », à « la grande neige qui tomba au mois de février », à un orage « élevé par le pays de Vaud ». Les petites histoires l'intéressent, et les rixes d'auberge et le coup de poignard dont un amoureux éconduit transperça son rival. Il est vrai que des faits insignes ont une importance particulière à ses yeux et qu'il voit volontiers le doigt de Dieu dans les malheurs qui atteignent ses ennemis ou les gens qu'il n'aime pas. Il partage les superstitions de son temps comme les faiblesses de son milieu, comme les hésitations de sa race.

* * *

M. René Morax a jadis brossé de Pierrefleur ¹ un portrait excellent, celui d'un Vaudois de juste milieu, conservateur par peur du changement plus que par amour du passé, détestant se compromettre, admirant sans doute les gens que leurs convictions emportent jusqu'au sacrifice, mais sans envie de les suivre à cette extrémité. Un Vaudois, qui ne se donna pas la peine de résister aux événements qu'il aurait eu peine à empêcher, et se borna à les subir, attaché avant tout à sa terre. Un Vaudois, oui, mais non le Vaudois. Car nous avons eu un Davel, un Vinet. Au siècle du banneret d'Orbe, il y eut Viret et ce Hollard que les dames d'Orbe « dommagèrent » et d'autres zélateurs ardents des

¹ Dans *Les Anciennetés du pays de Vaud, étrennes historiques pour 1901*. Lausanne, 1901.

croyances nouvelles ; il y eut aussi cette Françoise Matthey, qui par fidélité à sa foi quitta le pays vaudois, et les Clarisses, qui à Evian cherchèrent un refuge. Même Pierrefleur ? N'exagérons pas son matérialisme et sa passivité. Ne continua-t-il pas à pratiquer sa religion à sa manière ? Ne fut-il pas condamné à l'amende, parce qu'il observait les jeûnes ? Il n'avait pas la vocation du martyr, soit. Mais s'il a écrit ses *Mémoires* pour dégager sa responsabilité et celle de ses pairs, pour prouver leur commune innocence des tribulations advenues, ne l'a-t-il pas fait aussi pour montrer la permanence de son attachement au culte aboli ? L'œuvre du banneret campé sur la fontaine de la Grand'place d'Orbe n'est point seulement une chronique ; elle est aussi une confession, un essai de réhabilitation vis-à-vis de soi-même et des après-venants : de là sa valeur profonde et son accent véritablement humain.

Henri PERROCHON.

DE TROIS FAMILLES BOURGEOISES DE PALÉZIEUX

Renseignements sur l'origine des familles DAVET, DUFÉY et PERROUD, puisés dans les archives de Palézieux et de Lausanne, lors de recherches généalogiques au sujet des dites familles.

- I. La famille DAVET, éteinte sauf erreur en 1894 avec LOUISE, épouse de GABRIEL DEMIÉVILLE, est originaire du village fribourgeois de BOULOZ. L'an-